

Deux élans

Tous deux, profonds et lointains dans leur portée, marquent un tournant décisif — peut-être le plus grave et le plus fécond — dans la vie de l'Égypte. Ils traduisent le passage du peuple d'une existence soumise, hésitante et craintive, à une vie de force, d'audace, de confiance en soi et d'appui sur sa propre volonté.

Le premier de ces élans fut celui par lequel la Révolution proclama, dans sa Constitution provisoire, que désormais les jugements des tribunaux, les décrets du gouvernement et les lois seraient rendus **au nom de la nation**.

Je ne doute pas qu'alors, au plus profond de leurs âmes, les Égyptiens aient ressenti l'émotion longtemps rêvée, souvent déçue, d'une **dignité nationale pure**, d'une **fierté égyptienne franche**, et de cette force nouvelle qui permet à l'Égypte de n'avoir plus, désormais, à rendre compte à aucune autorité étrangère dans ses décisions, ses projets ou ses entreprises.

Les Égyptiens savent trop bien, et se souviennent trop clairement, que leurs hommes d'État, leurs chefs, leurs gouvernants, ne concevaient jadis aucun projet, ne prenaient aucune décision sans se demander entre eux : *Que dira le roi ? Que pensera le palais ? Se réjouira-t-il, se fâchera-t-il, ou bien doutera-t-il ?*

Et ils savent aussi que, dans les heures les plus critiques, ces questions allaient plus loin encore : *Que diront les Anglais ? Seront-ils satisfaits ? Inquiets ? Méfiants ? Et quelles conséquences cela aura-t-il ?*

Cette sujétion paralysait les volontés, émoissait le courage, semait le trouble et la peur. Elle insinuait dans les cœurs des Égyptiens l'idée que leur destin ne dépendait pas d'eux seuls, mais d'un homme enfermé dans son palais, ou de cette puissance occupante, pesant sur leur poitrine et les privant presque de l'air nécessaire à la vie.

Tout cela s'est **effondré d'un seul coup**.

Tout cela appartient désormais au passé.

L'Égypte a recouvré sa dignité entière et limpide : elle a su dire **non** à son roi, et le chasser, lui et son trône, au-delà des mers.

Puis, six mois plus tard, elle a su dire **non** aux Anglais — leur imposant la reconnaissance du droit des Soudanais à choisir librement leur destin, sans crainte ni séduction, en hommes libres et fiers.

Ce fut là **le second élan**, qui paracheva le premier. Ensemble, ils ont fait de la dignité, de la fierté et de l'indépendance de l'Égypte non plus des rêves trompeurs, mais **des réalités vivantes** — visibles aux yeux, sensibles aux cœurs.

La Révolution dit à l'ancien roi : *Cherche ailleurs le lieu de ta vie, car l'Égypte n'est plus à toi.*
Et il dut écouter — et obéir.

Puis la Révolution dit aux Anglais : *Les Soudanais doivent choisir par eux-mêmes leur avenir, selon leur volonté entière et pure.*

Les Anglais tentèrent leurs vieilles manœuvres : promesses, détours, faux-semblants. Mais la Révolution resta droite, fidèle à sa parole, insensible aux ruses comme aux manigances. Elle parla directement aux Soudanais, éveillant en eux le même sentiment d'honneur, de fierté et d'indépendance qu'elle avait rallumé dans les cœurs égyptiens.

Et lorsque les Anglais regardèrent autour d'eux, ils virent toutes les issues fermées, tous les subterfuges épuisés, toutes les échappatoires abolies. Ils durent se plier à la volonté de l'Égypte et du Soudan.

Ainsi, **Naguib** et ses compagnons purent dire **non** aux Anglais comme ils avaient dit **non** au roi — non point du bout des lèvres, mais du fond des cœurs et des consciences, prêts à en subir les conséquences, quelles qu'elles fussent.

Ils obtinrent ce qu'ils voulaient, ce que voulait la nation — sans exil, sans tumulte, sans colère. Calmes, fermes, souriants, ils ne tonnaient ni ne menaçaient. Ils tinrent bon, dirent **non**, et attendirent le résultat — qui fut celui qu'ils désiraient, et que désirait l'Égypte.

À eux, et à la patrie, vont les félicitations les plus sincères et les plus ardentes.

Mais je souhaite que les Égyptiens méditent longuement cette leçon que la Révolution vient de leur donner. Elle a ouvert devant eux des horizons immenses, étendu leurs espérances, et gravé dans leurs âmes que la dignité, la fierté, la fermeté de volonté, la droiture d'intention ne se conquièrent ni par les grands mots ni par l'agitation, mais par **la constance dans la conviction, la rigueur dans l'action, et la sérénité devant l'épreuve** — jusqu'à l'accomplissement du but.

Comme le disait le poète ancien :

Quand l'homme fixe devant lui la perte attendue,
Et détourne son esprit du calcul des suites,
Il ne consulte plus que lui-même,
Et n'admet pour compagnon que l'épée nue.

La leçon de la Révolution ne s'est pas bornée à rendre aux Égyptiens et aux Soudanais leur dignité : elle leur a tracé **la voie droite** vers la solution de toutes leurs difficultés.

L'esprit qui fit plier les Anglais sur la question du Soudan, qui renversa le roi le 26 juillet dernier, est le même qui, avant longtemps — peut-être bien plus tôt que ne l'imaginent optimistes et pessimistes — fera **évacuer l'armée d'occupation du Canal**.

Volonté sincère, clairvoyance, fermeté, dévouement au bien seul — voilà les vertus devant lesquelles les obstacles ne résistent que le temps de s'effacer, et les montagnes ne tiennent que le temps de se dissoudre. Plus le lien entre la Révolution et le peuple se resserre, plus la foi du peuple en lui-même, en son droit, en sa dignité, en sa constance s'affermir, plus la victoire s'approche et devient facile.

Pour la première fois depuis des générations, nous entendons les juges prononcer leurs sentences **au nom de la nation**, et nous lisons des lois, des décrets, **promulgués au nom de chaque Égyptien**. Nous sentons profondément que le pouvoir est désormais le nôtre — que nous nous gouvernons nous-mêmes, qu'aucun despote, qu'aucune force étrangère ne règne plus sur nous. L'autorité qui rend aujourd'hui la justice est celle à qui nous avons confié nos droits, et qui, lorsque la période de transition s'achèvera, nous rendra ce dépôt intact — car elle croit d'une foi sincère et sans faille que **Dieu ordonne aux croyants de restituer les dépôts à leurs légitimes détenteurs**.

Et pour la première fois depuis des siècles, nous avons dit aux Anglais : *Répondez sans détour : oui ou non*. Et ils ont répondu *oui*, sans ruse ni échappatoire — eux, les plus subtils des peuples dans l'art de la ruse et du détour.

Ces deux élans ne sont que les premiers d'une série sans fin. Par le premier, nous avons vaincu non seulement le roi déchu, mais **tout l'esprit du despotisme**, en lui et en nous. Car la victoire sur soi-même est le plus haut des triomphes.

Par le second, nous avons vaincu les Anglais, sans éclat ni tumulte, en maîtrisant d'abord nos propres passions, par la raison, la résolution, et la pureté d'intention. Et, là encore, la victoire sur soi-même demeure la plus noble des victoires.

Mais que nul Égyptien ne se berce d'illusions ni ne s'endorme dans la satisfaction. Qu'il sache que ce n'est là que le commencement de la route. La vie des peuples a un début, non une fin ; elle ne suit pas toujours le cours de leurs désirs.

Ces deux élans nous ont fait gagner beaucoup — mais il nous reste infiniment plus à conquérir.

Les Anglais doivent partir.

La réforme — rapide, décisive, totale — doit embrasser chaque aspect de notre existence nationale. Pour y parvenir, il faut croire plus profondément encore à la vérité, la poursuivre sans crainte, sans hésitation, sans égard pour soi, se perdre soi-même dans le service de la justice et du renouveau, sans souci du péril ni du prix.

Quand ils m'attaquaient, je répondais par le coup :

Suis-je injuste, ô fils du Yémen ?

Quand le cœur s'unit à l'épée,

Nul orgueilleux ne goûte plus à l'oppression.

— Ṭāhā Ḥusayn

Al-Ahram, 15 février 1953